

<http://www.movallali.fr>
La pulsion et ses éléments
constitutifs

Introduction

Quel est le mode de rapport du sujet à son objet pulsionnel. Freud le qualifie de *Schaulust*, la joie de voir. C'est par le terme d'*avenance*¹ que nous allons rendre cette qualification. L'objet de la pulsion est en effet «à l'avenant» du sujet. Il est, pour ainsi dire, «l'avenant» de la pulsion.

L'avenant procure plaisir. Celui-ci est l'effet de la concordance des objets pulsionnels portant en eux-mêmes l'état tensionnel qui exhorte le sujet à accomplir son acte. Le terme *exhortation* voudrait nommer le genre d'être de ce par quoi le sujet humain est interpellé dans son action. La lutte s'engage afin d'empêcher que l'acte pulsionnel ne devienne récalcitrant.

La co-appartenance des objets les institue dans un rapport original de renvoi mutuel. Le creux de la bouche répond à la pro-éminence du pouce, l'embrassement de la vision est à l'avenant de la visibilité du visible, le son se fait *pour* être entendu et la peau s'offre à la tendresse de la main.

L'objet déploie son être en tant que *tension* avenante. Chaque objet, dans son attrait par rapport aux autres, est une invite au sens où il *tend* à répondre à leur appel alors que ceux-ci sont, eux-mêmes, dans un rapport d'appel à lui. Leur lien relève d'un jeu de comble et de manque réciproque; chacun étant tributaire des autres.

S'ensuit l'état de l'apaisement tensionnel que l'on connaît dans la pulsion. Mais celle-ci est le déchirement entre la douleur de la tension et l'apaisement de l'avenant. Le moment du rassemblement n'est donc autre que celui de leur déchirement. La pulsion constitue le

¹ *Avenance* (1155, Wace) est une des anciennes formes substantivées du verbe *avenir* (au sens de convenir), d'où est également dérivé *avenant* (*Dictionnaire de l'ancien français*, A.-J. Greimas, Larousse, 1980).

pont tendu entre la tension qui apaise et l'apaisement qui tend à la tension. C'est ainsi que le cercle de la temporalité circulaire se détermine afin d'instituer la répétition de l'acte pulsionnel. «La pulsion, dit Freud, n'agit jamais comme une *force d'impact momentanée*, mais toujours comme une force *constante*».²

L'excitation est le terme par lequel Freud qualifie l'affairement tiraillant de l'acte pulsionnel. D'où sa tendance paradoxale à revenir toujours à son point de départ. «Il voudrait même, si seulement cela était faisable, se maintenir rigoureusement dans un état de non-excitation»³.

Les objets de la pulsion sont dans un rapport d'incitation mutuelle. Exhorté, le sujet s'excite à l'invite de son objet. La pulsion est la confluence rassemblant les objets dans le point litigieux qui constitue aussi bien l'unité que l'écart de l'homme et de l'étant. La tension fait appel au «domaine à partir duquel l'homme et l'être se sont depuis toujours atteints l'un l'autre dans leur essence. C'est, en effet, par la vertu d'un seul et même don que tous deux sont transpropriés l'un l'autre»⁴. Cette appartenance repose sur la tension et le litige qui les séparent en les rassemblant.

§ I. La fonction linguistique du 'en'

Je suis assis ici derrière mon bureau et je me lève pour aller chercher un livre à l'autre bout de la pièce dans la bibliothèque. En tant que sujet, je «porte» mon corps comme étendue à une distance déterminée de là où je me trouvais il y a un instant. Je meus mon corps en empruntant d'autres corps, le sol, les objets qui se dressent dans mon parcours et l'air que je perce avec mon corps. Ce déplacement est tributaire de place,

² Freud, S., *Pulsion et destins des pulsions*, in *Œuvres Complètes*, volume XIII, PUF, 1988, p.165.

³ *Op. cit.*, p.166.

⁴ Heidegger, M., *Identité et différence*, in *Questions I*, H. Corbin, Gall., 1968, p.267.

d'espace en tant qu'étendue (*res extensa*). Mon corps se déploie dans l'espace, *i.e* dans cette substance épaisse et « flexiblement solide » qui rend mes mouvements possibles. Où est donc le sujet? Est-il dans le corps où il met en acte ses mouvements ou séjourne-t-il ailleurs? Quel est l'écart qui sépare le sujet de l'objet? Sont-ils de la même substance? Où réside leur différence? Comment, à partir d'une substance qui est, pour reprendre le dualisme cartésien, radicalement autre, c'est-à-dire à partir du sujet (*res cogitans*), l'acte s'accomplit dans son affairement à l'objet comme étendue? Cette manière de concevoir le rapport de l'homme au monde et aux objets ne nous permettra sans doute pas de résoudre leur relation mutuelle; car elle est basée sur une différence pré-établie qui leur interdit tout commun commerce dans leur être simultané.

Lorsque je m'apprête à aller à l'autre bout de la pièce, j'y suis *déjà* avant même que je n'exécute ma décision de déplacer mon corps. Sans ce « déjà là », il n'y eût aucun acte possible. Mais l'adverbe *déjà* ne peut être réduit à un *avant* à la suite duquel il y aurait un *après*. Dès que je pense à ce déplacement, je suis immédiatement là où vise ma pensée. Même sans qu'il y ait de déplacement, lorsque je pense au Panthéon - d'ici de mon lieu de travail d'où le monument n'est pas perceptible - j'y suis de telle manière que je ramène à la présence la chose *Panthéon* dans son lointain. Elle est là dès l'instant que j'y pense en tant que lointain proche. Cette proximité de mon être eu égard à la chose est la condition de tout éloignement. Sans elle, tout éloignement serait impossible. Une chose lointaine ne pourrait être conçue dans ce qu'elle a de loin, si elle ne m'était pas déjà accessible dans sa proximité. Le sujet n'est pas une intériorité enfermée qui s'ouvrirait par la suite à la chose afin de s'abriter à nouveau dans sa fermeture. Il est toujours-déjà là. Il n'est pas un ici pour être ensuite là-bas. Son être réside dans ce « déjà-là ». A propos de notre exemple, il y a une objection : «Alain soulignait que l'on ne comptait pas les colonnes sur

l'image mentale que l'on avait du Panthéon. A quoi, réplique Lacan, je lui aurais volontiers répondu - sauf *l'architecte* du Panthéon»⁵.

Comment la psychanalyse institue-t-elle le rapport de l'homme à l'étant? Comment, en tant qu'être désirant, le sujet se rapporte-t-il à ce que l'on appelle son objet de désir? Quel est le genre de proximité dans laquelle se déploie le désir ?

La psychanalyse s'inscrit dans cette découverte fondamentale suivant laquelle le désir n'épouse que l'équivoque. Celle-ci étant le site où séjourne à la fois le flux et le reflux de la teneur désirante de l'homme. Le désir est l'entre-appartenance de la recherche toujours à nouveau renouvelée de la chose et du retrait de celle-ci qui lui procure sa discrétion et sa réserve. Il n'est pas, faut-il le rappeler, réductible à l'envie qui est le vouloir sans ambages ni équivoque - à supposer qu'un tel rapport puisse exister- à l'endroit de la chose. Le désir se donne en même temps qu'il se dérobe. C'est ainsi qu'il ne peut se porter à la révélation qu'en tant qu'enrobé. Il n'est pas un « je le veux ». Le désir étant l'embûche où la chose - ainsi que le sujet - sont constamment débusquées. Il est à vrai dire un débusquement. La chose telle qu'elle advient n'est pas une simple ouverture sans retenue. je m'ouvre à elle à l'instant même où je me la refuse. Elle est une «dé-poser»⁶ et non pas une op-position qui se dresserait face à moi en tant que vis-à-vis (*Gegen-stand*, ob-jet).

⁵ J.Lacan, *Séminaire I*, Seuil, p.165. C'est nous qui soulignons.

⁶ Par cette forme orthographique que nous lui réservons, le terme « dé-poser » (*Aufhebung*) met en relief non seulement le sens de « poser » et de « mettre », mais aussi, avec son préfixe privatif, le sens opposé. Il signifie tour à tour « mettre », « placer » ainsi que « abandonner, abdiquer, démettre et enlever » (*Dictionnaire de la langue française*, éditions du Robert 1992). Il désigne un mode d'être en tant que sa révélation réside dans la dissimulation qui découle de son retrait même. L'absolu de la vérité métaphysique cède ici la place au partage constant de l'être entre ouverture et fermeture. L'inconscient ne se montre jamais qu'en se dissimulant ; l'occultation n'étant qu'un indice de son dévoilement. « Vous verrez, dit Lacan, que, plus radicalement, c'est dans la dimension d'une synchronie que vous devez situer l'inconscient -au niveau d'un être, mais en tant qu'il peut se porter sur tout... *il se perd autant qu'il se retrouve* » (J.Lacan, *Séminaire XI*, Seuil, P.28. C'est nous qui soulignons). Pour de plus amples développements du concept, on peut se reporter à notre article intitulé *Interroger la dénégation* in *Littoral*, n°25, avril 1988.

La langue ne dit pas « je me *la* réjouis », elle dit « je m'*en* réjouis ». Or quel rapport fondamental est régi dans cette nuance qui différencie le *la* du *en*. Celui-ci se trouve sous sa forme agglutinée dans le terme *embûche* dont nous avons usé afin de décrire le genre de l'être du désir.

L'embûche conduit la chose à la dissension afin de l'excéder. Son abord par le sujet humain, qui l'institue dans le genre de proximité qu'est le désir, n'est autre chose que son débordement. Le dé-poser du désir est non seulement un détour, mais en même temps un détournement. C'est ainsi qu'il n'a de cesse de faire retour. Ce constant retour dé-tournant, ce perpétuel abord débordant est sans doute ce que la langue nous dévoile par le précieux adverbe *en*.

Vient-elle à la prairie? 'Non, elle en sort. «*En* joue, lisons-nous dans *le Bon Usage*, le rôle d'un syntagme introduit par *de*. La fonction de la préposition *de* n'est pas ici un écartement, un éloignement, une mise en congé ou une séparation de lieu. Le *dé* dont le *en* se fait écho, indique un *pas encore* là où l'acte est censé avoir pris fin. « Y a-t-il suffisamment de livre? » « Non, il en manque ». Il englobe la chose tout en la laissant en suspens. Il comporte en lui un mode de temporalité dont la connotation de lieu ne fait qu'en découler secondairement. Il est un débusquement temporel avant d'être une indication de lieu; et jamais l'inverse. Avant de me déplacer de mon bureau en direction de la bibliothèque, je m'*en* suis déjà détourné.

A la connotation de *encore* ou de *pas encore*, qui mettent l'action en suspens, vient s'ajouter le sens de *déjà*. C'est ce dernier sens que l'on trouve dans les expressions telles que *s'en aller*, *s'en retourner*.

L'énigme de ce mode de présence arrive à son comble lorsque *en* vient modifier radicalement le sens du verbe. A quoi se réfère-t-il dans *s'en prendre à quelque chose*, dans *je n'en reviens pas*, *c'en est fait* ou dans *s'en venir*, *en prendre à son aise*.. Nous disons *il en impose* sans que nous désignions une chose précise. Même quand la chose référée est une

entité identifiable, la présence ne fait que la dé-border : « pour l'analyse de l'époque d'après guerre, on s'en tient souvent aux événements de mai 68 ». Dans cet exemple, le référé est une chose précise mais le *en* nous en dit plus, il ne s'y retourne que pour s'en détourner. Nous rencontrons la même fluctuation de sens dans l'expression *en user avec qudqu'un*.

Ainsi la distinction des grammairiens de la fonction de *en* en valeur précise et imprécise semble ne pas tenir. Car, nous avons constaté que même dans les expressions telles que *s'en venir*, *s'en aller*, etc., nous sommes devant une présence débordante et détournante de la chose dont il est question.

Ayant conféré un sens de lieu au *en*, les grammairiens retracent son étymologie jusqu'au *inde* latin qui signifie *de là*. Même dans ce 'là' latin le mode de présence temporelle comme préalable à toute occupation de lieu reste valable. Il est permis de dire que seul l'homme est capable de se tenir en lieu et en espace en tant que *là*, les choses ne pouvant qu'être *ici* ou *là-bas*.

§ II. Que cherche la pulsion ?

Dans l'ancien français le *en* apparaît sous les formes originales de *ent* et de *ens*. *Ens* (*entis*) est le participe présent du latin *esse* (être). Le mot *entité* tire son origine d'*esse* qui est le terme par lequel les romains désignaient la présence de l'homme et celle des choses. Nous prenons ce terme en lui donnant la forme typographique *en-tité* afin de souligner son inhérente référence au *en* dont nous interrogeons ici le mode de fonctionnement. L'*en-tité* est alors une présence qui amène au présent aussi bien le *déjà* que le *pas encore*. Elle est une proximité spécifique qui excède la chose en l'a-bordant d'une manière débordante. Elle est un retour dé-tournant. L'*en-tité* concerne à la fois la chose et l'ensemble des choses qui s'y rapportent. Autrement dit, elle aborde le *genre* de la chose. Celle-ci étant toujours l'objet *spécifique* en tant qu'il

fait partie d'un *genre* Ici la distinction traditionnelle entre spécifique et générique ne peut conserver sa valeur classificatrice.

Nous qualifions de générique l'en-tité de la pulsion, c'est-à-dire le mode de proximité du sujet eu égard à son objet. Car, le *en* dont il est question, ne nous révèle autre chose que la présence générique de l'objet. Dans la pulsion orale par exemple, le pouce ainsi que la sucette peuvent tous deux venir au même titre à bout du tiraillement désirant. *L'objet de la pulsion ne se donne qu'en tant qu'en-tité générique*

Le générique de la pulsion est révélateur du fait que ce qui compte pour la motion pulsionnelle, c'est l'entre-appartenance du sujet et de l'objet. Autrement dit, ceux-ci doivent être *à l'avenant* l'un de l'autre; et c'est ainsi que le plaisir, comme effet premier de cette avenance, se produit.

Cela est également attesté par les objets d'usage. L'être, *i.e* la présence de la chose comme telle, s'occulte au profit de l'utilisabilité de l'objet. Dans l'usage d'un objet, la choséité de la chose doit, pour ainsi dire, disparaître afin qu'elle soit accessible en tant qu'objet utilisable. C'est en « disparaissant » que cette plume que je tiens en main me permet de l'utiliser comme ustensile de mon acte d'écriture. Tant que je « regarde » la plume dont je me sers, je ne pourrai pas accomplir l'acte d'écrire par sa donation immédiate à mon entreprise en tant qu'utilisable. Il faut que son être comme tel se voile pour que l'acte accède à l'existence.

La pulsion *artifie* son objet. Elle l'excède afin de le déborder dans son dé-tournement. La pulsion con-tourne l'être de la chose. Elle en use. «...La pulsion, dit Lacan, ne peut être séparée de son aller-et-retour, de sa réversion fondamentale, de son caractère circulaire». ⁷ Cela ne signifie pas que le sujet de la pulsion se détourne de l'objet. Il serait plus exact de dire qu'il ne fait que se dé-

⁷ J.Lacan, *Séminaire XI*, Seuil, p.162.

tourner vers (*dé*) la chose comme objet. Dans la pulsion, la chose est détournée de sa choséité pour s'instituer en tant qu'objet. C'est en s'en détournant que le sujet se tourne vers la chose en tant qu'objet. Celui-ci désigne d'emblée cette entreprise tiraillante du sujet qui le *re-tient* dans une *tension* litigieuse afin de porter au dévoilement ce qu'il *dé-tient*.

§ III. *Qu'attend la pulsion*

Lacan qualifie le sujet de la pulsion d'*acéphalé*⁸. Le genre de temporalité en jeu dans la pulsion est solidaire de cette qualification. Car, *acéphalé* ne veut pas dire sans logique ni raison. Bien au contraire, la pulsion possède une logique impeccable, si bien qu'elle n'a de cesse de poursuivre le sujet à la trace et de le traquer sans ménagement. Sa temporalité est en effet une donne inaugurale (*Anfang*).

Elle ne se déploie que suivant le mode particulier de son *échéance*. C'est un début qui vise d'emblée le point final dont l'advenue est déjà dès le commencement déterminée. Il ne s'agit pas tout simplement d'une pré-détermination. A moins que le *pré* soit intrinsèquement tributaire de l'avoir-à-être, c'est-à-dire de l'avenir du sujet. La donne, dont il est question, est une attente qui se précède en tant que telle. Ce n'est que dans l'après-coup qu'elle s'institue comme accomplie.

Il faut comprendre cet inaugural (*Anfang*) au sens de ce qui, nous l'avons mentionné auparavant, «nous prend et ne cesse de nous reprendre, dit Heidegger»⁹. Il suggère le sens de *pousser* et de *repousser* toujours à d'autres échéances, ce qui nous prend et qui nous reprend ; il est à la fois la poussée pulsionnelle et son refoulement. Il s'agit de ce que nous avons appelé *dé-boutement pulsionnel* où le refoulement n'est autre, dit Freud, que retour du refoulé.

⁸ *Ibid*, p.167.

⁹ Voir p.67.

Il y a lieu d'aborder la question des échéances libidinales, à savoir orale, anale et génitale. Cette dernière, de par son caractère sexuel spécifique, devrait recevoir un statut à part. Car, à suivre de près les élaborations freudiennes, il faudrait convenir que l'échéance génitale est pourvue d'une telle teneur fondatrice eu égard aux autres échéances qu'il ne nous est pas permis de la situer comme une simple advenue. Conformément à l'enseignement lacanien, le génital en tant que sexuel s'inscrit dans une prédestination dont l'abstraction au cours de la période dite pré-génitale, ne ferait qu'aller à l'encontre de la prépondérance que Freud assigne au sexuel. Les stades oral et anal sont autant de modalités d'échéance du génital eu égard à sa venue à maturation (*Zetigen*).

Le génital est en effet tributaire de la temporalité du sujet en tant qu'il vient à maturation. Il est l'attente qui ne se détermine que *dans l'après-coup*. Il faudrait entendre le sexuel au sens d'une maturation. Le *pré-génital* ne saurait se déployer si le génital ne lui précédait pas en tant que son ultime échéance. Cela désigne le primat du phallus dans la théorie analytique. Le petit d'homme est, dès sa naissance, aux prises avec le désir maternel où prime le phallus en tant que manque.

Chaque stade parvient à son « appropriation » grâce à l'après-coup génitale du désir sexuel.

Aux *objets* anal et oral s'oppose la *chose* sexuelle. Les objets partiels de la pulsion ne reçoivent leur provenance que de la mutation rassemblante de la chose sexuelle. Il faudrait entendre celle-ci, dans sa différence avec la sexualité comme acte, au sens d'un questionnement insigne constituant le sujet comme tel. La psychanalyse diffère décidément de la sexologie.

Les stades libidinaux ne sont pas des périodes successives qui auraient surgi *ex nihilo* dans l'histoire du sujet. De même leur 'dépassement' n'est pas une simple

fin qui viendrait mettre un terme à leur développement. Il faudrait entendre le mot « dépassement » dans une connotation dialectique. Ces échéances sont « posées » dans la mesure où elles seront « déposées ». Leur dépassement est une intégration relevant du dé-poser (*Aufhebung*) dans l'histoire du sujet. Leur levée n'est autre chose que leur conservation. Les stades libidinaux constituent autant d'échéances insistantes et répétitives dans la structure déployante du sujet. Leur échéance toujours à nouveau renouvelée ne fait que montrer le rapport à la fois prédéterminé et toujours réinstitué de l'homme à sa propre histoire. C'est précisément ce rapport fondamental qu'interroge la psychanalyse.

Les échéances orale et anale se déterminent à partir d'un échange de don entre la mère et l'enfant. Dès lors le rapport maternel s'incarne dans la nourriture comme objet d'amour. La réponse de l'enfant est, à son tour, un don d'amour sous sa forme inversée, à savoir sous forme d'accueil du don et de se-laisser-tirailler par l'objet oral. Ce tiraillement ne répond qu'au litige qu'est l'amour en tant que clair-obscur de « l'hainamoration ».

L'échéance anale est une autre modalité d'échange entre mère et enfant. Cependant, par le fait que l'objet anal constitue, pour ainsi dire, un fragment du corps, les avatars de cette période de fixation libidinale changent de façon considérable. Au don d'amour de la mère qui surgit sous la forme de sa demande de don, l'enfant doit répondre positivement. Les excréments sont autant de cadeaux chargés d'amour que l'enfant est amené à offrir à la mère. La possibilité de don chez l'enfant lui procure un sentiment de toute puissance, disposition qui occupe une place non-négligeable dans l'échéance anale. Désormais, les excréments constitueront le prototype d'échange mercantile.

L'échéance anale, tout comme dans le stade précédent, institue le couple propreté-saleté chez le petit d'homme, mais de façon encore plus décisive. Il devient le générique pulsionnel des formations dites réactionnelles:

le don et le refus déploient leur entre-appartenance. L'oblativité devient le retrait qu'est le refus en tant que don.

§ V. *Pulsion, un genre insigne de regard*

Räze (charme, excitation) est le terme par lequel Freud qualifie le rapport entre la pulsion et son objet. Aussi relève-t-il le rôle insigne que joue le regard dans l'excitation pulsionnelle. «Il est remarquable, dit Lacan, que, pour illustrer la dimension de cette *Verkehrung* [retour de la pulsion sur elle-même], Freud choisisse la *Schaulust*, la joie de voir»¹⁰. Cela revient à dire que l'objet est toujours à l'*avenant* de la pulsion. Mais quelle est la nature de cette avenance? Réponse : ce qui soutient l'acte pulsionnel, ce sans quoi la pulsion serait vouée à l'échec. La pulsion est en effet l'entre-appartenance du sujet comme regard et l'objet comme figure. La chose en tant que figure ne s'offrirait jamais à l'homme si ce dernier ne l'avait pas déjà accueillie en son sein. A la figure de l'objet se donne le sujet humain comme regard. La pulsion se soutient de la joie à voir (*Schaulust*) et c'est ainsi que son objet se dévoile comme figure avenante. Nous avons appelé *avenance* cette appartenance mutuelle. Cela signifie que l'avenance précède le regard effectif du sujet. Elle est l'entente préalable de celui-ci avec le monde. Elle désigne une manière originale de donation de la chose en tant qu'elle concerne une façon spécifique de l'ouverture de l'être humain au monde.

L'entité générique de la pulsion met en exergue l'avenance comme l'enlacement du regard et de la figure. L'homme est si à l'avenant de la figure qu'il reste fidèle à sa dimension d'avenance même en l'absence effective de la chose. Cela concerne ce qu'on appelle communément *image mentale*. Il nous appartient de lui réserver de plus amples élaborations.

¹⁰ Lacan, J., *Séminaire XI*, Seuil, p.162.

Freud ramène le fondement de la pulsion orale du nourrisson à ce qu'il appelle «accomplissement hallucinatoire du désir». L'objet, tel le pouce du bébé, prend la place du sein maternel halluciné qui constitue l'objet initial. C'est grâce à l'en-tité générique en jeu dans la pulsion que le sein sera remplacé par le pouce. Mais il ne faut pas perdre de vue que nous n'avons pas affaire à deux objets, l'un réel et l'autre subjectif. De même que mon déplacement dans l'espace vers la chose que je m'apprête à saisir ne pourrait être possible si je n'avais déjà pas accès à elle avant mon déplacement effectif, de même la figure de l'objet pulsionnel resterait lettre morte si je n'étais pas de façon préalable habité par elle.

L'avenance est la *condition* de mon accessibilité à la chose, qu'elle relève du fantasme ou du réel. Ainsi le fantasme n'est que l'un des modes de sa révélation dans ce qu'elle a d'avenant. Le terme *avenance* rassemble trois traits fondamentaux de l'acte pulsionnel. Elle connote tour à tour : 1. *l'accord* entre le sujet et son objet; 2. la dimension *esthétique* de l'objet (*Schaustus*), si essentielle dans la pulsion. 3. Le sens temporel de la pulsion en tant que son échéance est toujours chose *à venir*.

L'avenance régit une multitude de rapports que le sujet humain entreprend avec ses objets. L'avènement narcissique ainsi que le stade du miroir en constituent les moments les plus décisifs, ce dont nous parlerons à la fin du présent ouvrage. Il faudrait, à présent, développer davantage la question de l'image, de l'image mentale et du fantasme.